

avaient pactisé avec l'étranger, le sort en était jeté, ils se trouvaient dès lors placés devant le terrible dilemme du grand tragique anglais : *To be or not to be*. Dans cette lutte terrible, ils jouaient leur honneur, leur fortune, leur vie, l'honneur, la fortune et la vie des leurs ; aussi, les troupes organisées et soutenues par des habitants du pays et que commandaient les généraux Méndez, Marquez, Mejia et Miramon, luttèrent-elles avec toute la ténacité et l'énergie du désespoir. Maîtres de Mexico, les Français entreprirent, chose qui leur parut tout d'abord d'une réalisation facile, de conquérir en entier le territoire mexicain. Mais dans les funestes guerres de conquête, les armées, même les mieux organisées, ne parviennent jamais à étendre leur domination sur une plus grande surface de terrain qu'elles n'en occupent militairement et encore, durant le temps seul qu'elles l'occupent de cette façon. C'est ce qui arriva pour les Français dans ce pays passionné comme tous les peuples vigoureux, pour sa liberté et pour son indépendance.

Grisés par leurs premières et faciles victoires, les envahisseurs jugèrent comme une conquête définitive, ce qui n'était, en réalité, que le résultat de triomphes éphémères dus à la supériorité du nombre et principalement à la perfection de l'armement. Ils commencèrent donc à occuper les principales villes, dans la plupart desquelles ils entrèrent sans grande résistance. Le gouvernement de Juarez avait dû se retirer d'abord à Saltillo, puis à Chihuahua. A cette époque, la plus sombre peut-être de l'histoire mexicaine, la cause de la République et de la liberté paraissait perdue pour toujours.

Les chefs de l'armée française avec l'aide de certains personnages mexicains, tels que Almonte, l'archevêque

de Mexico, Labastida, et quelques autres, dont l'appui leur était acquis, organisèrent à Mexico un gouvernement provisoire avec des pouvoirs, des attributions déterminées. Ils pensaient ainsi mener à bonne fin la réalisation de leurs espérances.

Ce nouveau gouvernement improvisé, mélange bizarre d'oligarchie militaire et de dictature aristocratique, était composé de trois éléments distincts : Conseil de gouvernement, Régence et Assemblée des notables. Cette étrange organisation avait été imaginée par les généraux français et par leurs alliés, les Mexicains de marque que nous avons déjà nommés. Chacun d'eux s'attribua une charge et un poste correspondant dans les nouveaux pouvoirs publics. Il n'y a pas lieu de s'étonner que tous ces gouvernants, en apparence si disparates, soient parvenus à s'entendre dans leurs délibérations communes. Ils n'avaient à discuter, *pro formula* que sur des résolutions adoptées depuis longtemps et dont le vote non seulement était prévu, mais encore imposé par la volonté supérieure de Napoléon III.

Aussi, résulta-t-il des délibérations auxquelles prirent part les assemblées qui s'étaient constituées d'elles-mêmes, et qui s'étaient érigées de *propria auctoritate* en représentation légitime du pays, que le territoire mexicain serait dorénavant constitué sous le nom d'*Empire du Mexique*. Comme si l'opinion publique entière et les forces vives de la nation n'avaient pas démontré déjà par des faits éloquentes, l'horreur que leur inspirait cette forme gouvernementale ! Mais la tâche qu'avaient entreprise ceux qui se considéraient comme les arbitres des destinées du peuple mexicain, par la grâce de leur seigneur et maître, l'empereur des Français, n'aurait pas

été entièrement remplie si, après avoir disposé que le Mexique dorénavant serait un empire au lieu d'être une république, toujours d'après les mêmes droits et les mêmes attributions qu'on s'était si facilement dévolus, on n'avait pas désigné le titulaire du nouvel empire mexicain. Rien n'obscurcit tant les intelligences, même les plus lucides, que ce qu'on appelle la gloire militaire. Les victoires presque toujours dues à des circonstances fortuites ou à des événements inespérés, exaltent presque toujours l'orgueil et la vanité du vainqueur. Le général qui, après une demi-douzaine de batailles plus ou moins disputées, s'empare de quelques villes et d'une certaine étendue de territoire, se croit *ipso facto* seigneur et maître absolu de toute une nation, avec toute latitude possible pour disposer à son gré de la destinée de ses habitants, comme s'ils constituaient pour lui une propriété exclusive. C'est ainsi que la nouvelle Régence, le Comité de gouvernement et l'Assemblée des notables décidèrent que la République mexicaine serait changée en *Empire* et que la couronne impériale serait offerte, au nom du pays, au prince Maximilien, archiduc d'Autriche, si toutefois ce dernier daignait l'accepter. En exécution de l'accord adopté, une commission choisie dans le sein de l'Assemblée des notables partit vers le château de Miramar (célèbre depuis cet événement) pour offrir, au nom du peuple mexicain, la couronne impériale du Mexique au prince Maximilien. Celui-ci n'hésita pas à l'accepter. Peut-être les promesses — qui d'ailleurs n'ont pas été tenues — de l'empereur Napoléon III de maintenir un corps d'occupation sur le territoire mexicain, jusqu'à la consolidation complète des nouvelles institutions impériales sur ce territoire, ont-elles influé

dans une certaine mesure sur l'accueil empressé que fit Maximilien aux offres des envoyés mexicains; d'autre part, il est certain que les suggestions toujours puissantes de l'amour-propre, ont contribué pour beaucoup à la malheureuse détermination de l'infortuné archiduc. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que la commission chargée d'offrir le trône impérial à Maximilien, cacha à ce dernier la véritable situation du pays, dont il acceptait si aveuglément la direction.

Maximilien partit donc prendre possession de son nouvel empire; peu de temps après, il débarqua à la Vera-Cruz, et faisait son entrée solennelle dans la capitale du Mexique, accompagné de son épouse infortunée, la princesse Charlotte.

Pour les esprits superficiels, pour les courtisans du succès, l'arrivée du nouvel empereur, appuyé matériellement et moralement par Napoléon III, alors un des souverains les plus puissants du vieux continent, les triomphes continuels de l'armée française et des troupes impériales, les fêtes brillantes et les solennités célébrées en grande pompe en l'honneur et à la gloire du nouveau monarque, toutes ces circonstances favorables paraissaient devoir consolider à jamais le nouvel ordre de choses, nous ne dirons pas établi, mais improvisé. Devant une telle fortune, un grand nombre de partisans de Juarez ne tardèrent pas à se rallier au nouveau régime; ces défections jointes aux graves désastres subis par les troupes républicaines sur les rives du Nazas, furent pour quelques-uns un témoignage inéluctable de la ruine complète et prochaine de l'idée républicaine.

C'est certainement ce qui aurait eu lieu si Juarez, qu'on poursuivait activement et qui s'était vu dans l'obli-

gation de se réfugier à Paso del Norte, avait éprouvé la moindre défaillance, si son esprit indomptable s'était laissé envahir par le doute. Les années 1864 et 1865 furent une véritable époque d'épreuves pour le vaillant patriote, pour le chef des défenseurs de la République. Les triomphes de l'envahisseur se succédaient sans trêve et les troupes républicaines durent se retirer dans les montagnes et se diviser en *guerrillas*, afin de pouvoir continuer l'unique campagne possible dans une situation si critique. Mais l'infortune est la pierre de résistance des esprits nobles et courageux, les obstacles et les difficultés qui font naître le découragement dans les cœurs faibles et pusillanimes, ne font au contraire que retremper les races privilégiées qui paraissent nées pour lutter et vaincre. La moindre défaillance de la part de Benito Juarez, un instant de découragement et d'hésitation dans son action auraient suffi, dans ces circonstances, à consolider l'empire et à rendre inévitable, non la chute de la République, parce que les idées et les institutions démocratiques ne peuvent mourir chez un peuple essentiellement libéral, mais la consécration indéfinie du triomphe du principe monarchique. Heureusement le chef du parti républicain était incapable de la moindre indécision dans l'exécution de ses plans. La pensée ne pouvait lui venir, ne fût-ce qu'un instant, d'une transaction avec ses adversaires. D'autre part, les chefs de ses troupes forts de leurs propres convictions et stimulés par un si noble exemple, ne faillirent pas un seul instant dans l'accomplissement de leur devoir qui était de défendre la patrie et la liberté.

Grandiose et insensée : tel fut sans doute le jugement porté sur cette résistance par les partisans de l'empereur

Maximilien. Grandiose et insensée : telle fut aussi l'opinion en Europe, quand, en 1866, on estima que le corps d'occupation pouvait rentrer en France sans danger aucun pour les institutions récemment établies au Mexique. La présence en ce pays, d'une armée française avait éveillé les susceptibilités des États-Unis et ce fut aussi pour déférer au désir de ces derniers que Napoléon rappela le corps d'occupation. Néanmoins cette évacuation fut une grave erreur, elle témoigna d'une impardonnable ignorance des choses du Mexique de la part des politiciens, savants et habiles hommes pourtant expérimentés, qui l'ont provoquée; et cela, parce que dans les calculs de ces hommes politiques, les règles générales, et non les exceptions, sont seules admises pour la solution des problèmes; d'où il s'ensuit que les résultats obtenus peuvent être acceptables dans les choses normales et ordinaires de la vie, mais que ces mêmes règles sont généralement fausses ou insuffisantes lorsqu'il s'agit de les appliquer aux faits extraordinaires et exceptionnels.

A peine les troupes françaises eurent-elles abandonné le Mexique, que Juarez prit immédiatement l'offensive, sans toutefois cesser la campagne de *guerrillas* qui lui avait été d'un si grand secours dans sa lutte défensive contre les armées françaises.

Malgré la difficulté qu'éprouve généralement la vérité à se frayer un chemin jusqu'au trône des puissants, quelque chose de ce qui flottait dans l'atmosphère du pays et qui sans doute avait dû pénétrer jusque dans les salons du Palais, quelque chose de ce fluide mystérieux qui, à certains moments de la vie, vient éveiller sans cause apparente, ni motif raisonné, le pressenti-

ment du danger prochain, avait dû arriver jusqu'à Maximilien. Il eut sans doute conscience de son abandon et de son isolement, quand il envoya l'impératrice en Europe pour obtenir de Napoléon III qu'il maintienne un corps d'occupation au Mexique; mais cette démarche étant demeurée infructueuse, il caressa le projet, qui fut sur le point de se réaliser, de renoncer à l'empire. Décidé à mettre ce projet à exécution, il quitta Mexico le 22 octobre 1866, c'est-à-dire quelques mois après l'abandon du Mexique par les troupes françaises, et se rendit à Orizaba. Pour des causes restées inconnues jusqu'ici, ou tout au moins mal déterminées, ce projet d'abdication n'eut pas de suite. Peut-être doit-on attribuer ce revirement à une exagération du point d'honneur militaire; peut-être aussi aux conseils intéressés de son entourage, ou aux représentations de la diplomatie européenne, qui, certainement, ne fut pas étrangère à ce changement d'attitude.

Un jour, sans doute, ce point de l'histoire mexicaine, jusqu'aujourd'hui resté dans l'ombre, sera éclairci. Quoi qu'il en soit, Maximilien, qui avait quitté sa capitale avec l'intention bien arrêtée d'abdiquer, abandonna son projet d'abdication et retourna à Mexico. Glissant avec une rapidité chaque jour croissante sur la pente de l'abîme, au fond duquel l'entraînaient les erreurs des hommes politiques de son entourage et sa propre indécision, il ne tarda pas à se jeter sans réserve dans les bras du parti conservateur, ce qui équivalait à rendre un arrêt de mort contre les institutions récemment établies et pour la défense desquelles il était venu, lui étranger, de si loin, se faire couronner empereur du Mexique.

La nomination des généraux Marquez et Miramón, dont les idées réactionnaires étaient connues de tous, au commandement des armées impériales, avec la mission de poursuivre activement la campagne contre les partisans de Juarez, fut, selon une expression peut-être triviale, mais très expressive, le commencement de la fin de cet empire bâti sur le sable.

Maximilien avait écouté jusqu'alors les conseils de la prudence et obéi aux lois naturelles de l'équité et de la justice, ayant toujours su se maintenir, au moins en apparence, à égale distance des partis qui divisaient le pays. Désireux de se maintenir scrupuleusement dans la situation bien établie que le droit moderne assigne au pouvoir exécutif dans les pays où règne la monarchie constitutionnelle, il était toujours demeuré étranger aux luttes des partis politiques mexicains; mais depuis son retour à Mexico, et par le fait de la nomination de Marquez et de Miramón aux premiers grades de l'armée, le prince autrichien faisait acte, non plus de souverain du Mexique, mais de simple chef de parti. Les rois constitutionnels qui se jettent dans la mêlée des partis, nouent par des liens indissolubles leur sort à celui de la faction qu'ils protègent, et si parfois ils trouvent dans ce parti des défenseurs plus décidés et plus enthousiastes, ils perdent en échange la sympathie des masses indifférentes du pays. Ce sont ces masses qui, en beaucoup d'occasions, décident, par leur attitude, de la vie ou du sort des gouvernements et des dynasties.

L'attitude franchement conservatrice du gouvernement impérial produisit dans le pays une pénible impression et causa une alarme générale.

Le prestige de l'empire, déjà quelque peu ébranlé, en

fut encore diminué, et il se détermina dans l'opinion publique un courant accentué de sympathie pour les républicains.

Ceux-ci, pour qui le sort des armes, si longtemps contraire, commençait à devenir favorable, ne virent plus interrompre la série de leurs succès. Après s'être emparés de Bagdad, dans les premiers jours de 1865, et s'être rendus maîtres de plusieurs autres points importants, tels que Matamoros, ils ne marchèrent plus que de victoire en victoire, jusqu'à ce qu'ils eussent remporté la plus décisive de toutes : la prise de Puebla par le général Porfirio Diaz, après les batailles sanglantes et disputées de Miahuatlan et de la Carbonera.

Au moment même où s'ouvrait pour les républicains une ère de victoires et de triomphes, avait commencé pour l'empire la douloureuse agonie du calvaire.

Miramon, après la défaite que lui avait infligée le général républicain Escobedo, s'était réfugié dans Querétaro avec le général Tomas Mejia et les forces qu'il était parvenu à rallier. Voulant accomplir jusqu'au bout son devoir de soldat, Maximilien accourut avec Marquez au secours de la place assiégée qui, après de nombreuses péripéties et une vive résistance, tomba aux mains des troupes républicaines commandées par le général Escobedo (16 mai 1867).

Le résultat était prévu. Depuis la retraite du corps d'occupation, les jours des nouvelles institutions implantées de force, mais toujours repoussées par l'opinion, étaient comptés ; grâce à l'inébranlable énergie, à la ténacité héroïque et à la persévérance admirable de Benito Juarez, de Porfirio Diaz et de quelques autres généraux qui, dans l'adversité, étaient demeurés fidèles

à la cause de la liberté et de l'indépendance de la patrie. Par leur grand exemple, ils avaient su éveiller l'enthousiasme des populations, et raffermir les irrésolus ; en un mot, ils avaient inspiré à tous le courage et la confiance, même aux heures les plus difficiles, les plus critiques de la résistance.

Que dans les derniers jours de son règne le malheureux prince n'ait eu à compter que sur des amis ingrats et des serviteurs infidèles ; que la trahison infâme l'ait accompagné dans la disgrâce, comme les adulations l'avaient leurré dans la fortune, c'est possible ; c'est là l'histoire de tous les jours, c'est le sort qui attend toutes les grandeurs écroulées. Ceux qui le plus servilement l'avaient acclamé, ceux-là même qu'il avait comblés de faveurs, furent aussi ceux qui plus précipitamment l'abandonnèrent dans les revers, et, qui pis est, devinrent ses plus acharnés ennemis. Cependant ces infamies et cette déloyauté, ces désillusions et ces noires trahisons qui ont pu attrister les derniers moments de ce monarque infortuné et mal conseillé, ne contribuèrent en aucune façon à la ruine de l'empire. Celui-ci n'était pas né viable. Conçu en pays lointain par l'esprit aventureux de Napoléon III, il ne pouvait vivre chez un peuple qui, constamment, l'avait répudié comme incompatible avec son amour-propre et sa dignité nationale.

Pour ne pas l'avoir compris ainsi, pour n'avoir pas su écouter les sages conseils de la prudence et surtout pour avoir lié son sort à celui d'un parti politique discrédité dans le pays, le malheureux Maximilien éprouva cette désastreuse série de revers, qui devait fatalement trouver son dénouement dans la chute de l'instable et débile empire et dans l'exécution de ce même Maximilien et de

ses lieutenants les plus braves et les plus loyaux, Miramon et Mejia.

Le 21 juin 1867, le général Porfirio Diaz, entra à Mexico après une résistance que tentèrent en vain de prolonger, après l'exécution de Maximilien, les généraux Marquez et O'Horan. Le premier dut prendre la fuite; le second, moins heureux, fut fait prisonnier et exécuté. Le 15 juillet de cette même année 1867, le président Juarez, ainsi que son gouvernement, firent leur entrée triomphale et solennelle dans la capitale de la République.

L'empire renversé, il restait à faire aimer et à consolider dans le pays les institutions républicaines, œuvre pour laquelle le général devait disparaître pour faire place au politique habile.

Juarez commença tout d'abord par régulariser constitutionnellement sa situation de premier magistrat de la République, charge qu'il avait assumée, eu égard aux circonstances difficiles que la nation avait traversées et d'accord avec la majorité des chefs de l'armée républicaine, mais que le vote du Congrès du mois de décembre 1867 consacra légalement.

Avec l'établissement définitif du gouvernement de Juarez, on pouvait croire que l'ère des *pronunciamientos* était à jamais fermée; il n'en fut pas ainsi malheureusement, et durant les quatre ans de la présidence de Juarez, l'ordre public fut troublé en plus d'une occasion. Le mouvement révolutionnaire le plus important qu'on ait à signaler pendant cette période de temps, fut celui qui eut pour instigateurs les colonels Aguirre et Martinez à San-Luis Potosi, les généraux Garcia de la Cadena

et Guadarrama à Zacatecas et Jalisco, et du fils du général Santa-Anna à Jalapa.

Ces diverses séditions furent toutes réprimées grâce à l'énergie du gouvernement, et la paix ayant été rétablie, le Congrès vota une loi d'amnistie pour les condamnés politiques. Exception était faite pour les généraux Uruga et Marquez et pour l'archevêque Labastida, tous trois notoirement anciens partisans du régime déchu.

Ces derniers mouvements insurrectionnels étaient une conséquence des rancunes, et des animosités personnelles qui divisèrent le parti libéral après son triomphe. Ces rancunes, que la réélection de Juarez à la présidence n'avait fait qu'enraciner plus profondément, renouvelèrent la guerre fratricide dans laquelle le Mexique se débattait depuis un demi-siècle, en plaçant en face l'un de l'autre, sur les champs de bataille, ceux qui avaient lutté sous la même bannière, contre l'invasion étrangère et contre l'empereur Maximilien.

Le général Porfirio Diaz, le savant stratège et le brave soldat, compagnon enthousiaste de don Benito Juarez et l'un de ses plus fermes soutiens pendant la lutte héroïque de 1862 à 1867, fit aussi un *pronunciamiento* dans une de ses propriétés appelée la Noria, où il paraissait s'être retiré de la vie publique, et lança son célèbre manifeste connu sous le nom de *Plan de la Noria*.

Le mouvement s'étendit à plusieurs États, et Juarez, loin de céder, résista. Il ne transigea pas un seul instant et, quand les esprits furent le plus enflammés, quand la République entière fut convertie en un vaste champ de bataille, un événement fatal, la mort inopinée de Juarez, fit tomber les armes des mains des combattants.